

Séjour mémoriel en Allemagne et à Verdun 8-12 mai 2025

Il est des voyages que l'on fait pour découvrir, d'autres pour comprendre. Celui que j'ai vécu il y a quelques semaines, du 8 au 12 mai, n'a pas été un simple déplacement d'élève curieux, encore moins une excursion scolaire banale. Ce fut un voyage où j'ai redécouvert l'un des passés de l'humanité - un voyage au plus près de son effondrement. De Strasbourg à Verdun, en passant par Nuremberg, Hersbruck et Flossenbürg, j'ai traversé l'histoire en regardant droit dans les yeux ce qu'elle a de plus sombre. Et j'en suis revenu changé. Dès le départ, je savais que ce séjour serait intense. Mais je n'imaginais pas à quel point il me toucherait personnellement, au-delà du savoir. Ce que j'ai vu, entendu, et ressenti, continue de résonner en moi. J'ai compris que la mémoire n'est pas une tâche que l'on se donne, mais un devoir qui s'impose, une dette morale à l'égard de ceux qui ont vécu l'irreprésentable.

Une rencontre avec Janine Elkouby

Le premier jour de notre voyage, à Strasbourg, nous avons rencontré une femme du nom de Janine Elkouby. Cette femme, juive, agrégée en lettres classiques a été par le passée et est encore très engagée dans le dialogue interreligieux, et lutte en faveur du rôle des femmes dans le judaïsme. Elle est également spécialiste de l'histoire des juifs, notamment en Alsace mais aussi dans toute l'Europe. Nous l'avons écoutée avec beaucoup d'intérêt nous parler de l'antisémitisme dans l'histoire, des pogroms du Moyen-Age à la Shoah, ainsi que de sa remontée récente. Elle nous a expliqué comment les juifs d'Alsace ont été pourchassés, exclus, trahis : un peuple bouc-émissaire jugé coupable au nom de tous les autres. Mais elle a aussi insisté sur la résilience, sur le fait que transmettre, raconter, enseigner, était devenu pour elle un acte de résistance. Sa parole m'a impressionné. Elle nous a rappelé que la haine n'a pas disparu. Aujourd'hui encore, l'antisémitisme ébranle le monde, et les débats sur le conflit entre le Hamas et Israël le révèlent. Cette rencontre nous a apporté un éclairage brillant, avec un point de vue précieux d'une femme juive érudite et spécialiste de la manière dont les Juifs ont été traités dans l'histoire. Ce moment a constitué comme une introduction dans notre itinérance mémorielle, et m'a assurément permis d'avoir en moi toutes les réflexions évoquées dans la suite de cet écrit.

Hersbruck : là où il ne reste rien

Parmi tous les lieux traversés, Hersbruck m'a sans doute le plus marqué. Non pas parce qu'il était spectaculaire - bien au contraire. C'est justement cela qui m'a frappé : il n'y a presque rien à voir. À part quelques panneaux, une stèle un peu perdue et une statue commémorative, entre un lotissement de maisons et un terrain vague clôturé, rien n'attire l'attention. Pourtant, ce lieu a vu passer environ 10 000 déportés entre avril 1944 et avril 1945. Plus de 4 000 y sont morts. À Hersbruck, les prisonniers travaillaient dans des conditions effroyables à la construction du Doggerstollen. Ce tunnel, creusé dans la roche par des prisonniers exténués, devait abriter des usines d'armement souterraines, censées mettre le Reich à l'abri des bombardements alliés. Le projet était si ambitieux qu'il en est resté inachevé. Aujourd'hui, les cinq kilomètres de galeries sont condamnés, inaccessibles,

mais visibles depuis l'extérieur. Des arbres poussent autour de l'entrée, perdue en pleine nature. A peine une plaque commémorative informe les randonneurs du sinistre passé de l'endroit. Mais ce lieu est un tombeau. Des centaines de prisonniers y sont morts à la tâche, les poumons brûlés par la poussière, les os broyés sous les charges. Et quand on regarde autour, il n'y a aucune trace de tout cela. Pas de mémorial, pas d'explication. Juste un tunnel abandonné, oublié par tous.

Une ancienne piscine municipale, désaffectée depuis des décennies, borde encore le terrain de l'ancien camp d'Hersbruck. Il y a 85 ans, les baigneurs civils y avaient une vue directe sur la cour d'appel. Pourtant, à la libération ils s'empressèrent d'affirmer qu'ils "ne savaient pas" ce qui s'était passé. Les prisonniers souffraient de la fatigue, du froid, de la faim, de la violence exercée contre eux, sous les regards de n'importe qui, et personne ne faisait rien. "Les gens ne savaient pas", "les gens ne pouvaient pas savoir". Quelle sinistre contradiction... Des milliers de prisonniers ont souffert, vécu dans l'humiliation la plus totale et dans la déshumanisation absolue, de nombreux en sont morts, tout cela pour un tunnel qui n'aura jamais servi à rien, tout cela pour châtier et torturer des innocents.

Ce qui m'a profondément choqué, ce n'est pas seulement la violence historique des faits, mais l'absence de trace. L'effacement. Le fait que la mémoire semble avoir été recouverte, comme si l'on voulait passer à autre chose. Au lendemain de la chute du Reich, le terrain du camp a été revendu à un promoteur immobilier pour y loger des vétérans de guerre. On aurait voulu, au minimum, un lieu de mémoire digne, une visibilité, une reconnaissance, à l'époque, mais aussi et surtout aujourd'hui. Au lieu de cela, les souvenirs de ceux qui sont morts là semblent relégués à la marge.

Un contraste m'a bouleversé. Je me suis demandé pourquoi, à trente kilomètres à peine, à Nuremberg, le Reichsparteitagsgelände, un immense complexe construit pour glorifier le nazisme, est aujourd'hui un site parfaitement entretenu à coups de millions d'euros. Là-bas, on rénove les murs où Hitler exaltait sa haine, à travers ses discours qui enflammaient les foules par les flammes du nazisme. Ici, à Hersbruck, on laisse à peine deviner ce qui s'y est passé. Pourquoi l'Allemagne consacre-t-elle autant d'efforts à préserver l'architecture de la propagande, quand la mémoire des victimes s'efface sous les lotissements ? Cette injustice m'a dérouté. Pourquoi ce soin pour les lieux du pouvoir, et si peu pour ceux de la souffrance ? N'y a-t-il pas un paradoxe, voire un danger, à maintenir vivantes les pierres du totalitarisme, alors que l'herbe pousse sur les fosses communes ? Car il ne s'agit pas seulement de bâtiments, mais de ce qu'on décide de transmettre. De ce qu'on choisit de ne pas oublier.

Flossenbürg, une atmosphère glaciale

C'est à Flossenbürg que le poids de la mémoire est devenu le plus lourd. Un camp principal, dont Hersbruck n'était qu'un satellite, qui a accueilli près de 100 000 prisonniers, et où plus de 30 000 ont trouvé la mort. Contrairement à Hersbruck, Flossenbürg possède aujourd'hui plusieurs bâtiments reconstruits ou d'époque, transformés en musée et en centre de documentation. Le lieu est sobre, épuré, mais terriblement fort. J'ai vu le four crématoire, l'infirmerie, le cachot, le terrain d'appel. Le froid semblait s'être imprimé dans les murs, même sous le beau soleil d'un mois de mai.

Ce qui a rendu cette visite encore plus bouleversante, c'est la présence à nos côtés de l'Association des Déportés et Familles de disparus du camp de concentration de Flossenbürg et Kommandos. Ils étaient une soixantaine : des enfants, neveux, nièces ou encore petits-enfants de déportés, aujourd'hui pour la plupart septuagénaires ou octogénaires. La doyenne avait 99 ans. Nous avons marché, mangé, et longuement échangé entre nous. Et surtout, nous avons vécu ensemble, à plusieurs reprises, des cérémonies de commémorations. Le 11 mai matin, une cérémonie s'est tenue devant une pyramide de cendres sur laquelle je reviendrai plus tard. Deux camarades ont lu un texte solennel, au nom de notre classe et au nom de la jeunesse. Lors d'une autre cérémonie, moi aussi j'ai lu un témoignage. Chacun des 16 élèves de mon groupe a participé, au moins une fois, aux cérémonies. Après la première cérémonie que nous avons eu, une dame s'était approchée de ma camarade qui avait lu un témoignage pour lui dire : "Ce sont les mots de mon père que vous avez lus. Merci beaucoup." À ce moment-là, j'ai compris que nous n'étions plus des élèves en voyage scolaire. Nous étions les relais d'une mémoire fragile, les passeurs d'un récit que le temps menace d'effacer. Et pour ces personnes, pour les descendants des victimes, c'est une souffrance de voir ce flambeau qui compte tant pour eux et pour leurs ancêtres s'éteindre peu à peu, année après année. Ils nous ont indiqué, plusieurs fois, combien ils étaient heureux d'être entourés de jeunes pour qui tout cela compte encore.

Des histoires de silence

Au fil des échanges avec les membres de l'association, un mot revenait sans cesse : le silence. Ce silence des déportés revenus vivants, qui n'ont rien dit, pendant des années. Le silence dans les familles, les non-dits, les regards fuyants quand on posait une question. Une femme nous a raconté comment, enfant, elle avait toujours senti « qu'il y avait un quelque chose », sans jamais savoir vraiment quoi. Ce n'est que bien tard qu'elle a découvert ce que son père avait vécu lors de la Guerre.

La plupart des membres de l'association ayant dans leur famille un rescapé me disaient que, après être revenus des camps, ces rescapés n'ont jamais parlé de ce qu'ils avaient vécu, affirmant que personne ne les croirait, qu'ils avaient oublié, que ça n'intéressait personne. Et que ceux qui avaient fini par en parler ne l'avaient fait que quelques années, voire quelques mois seulement, avant leur mort.

Il y avait aussi cette autre femme, nièce d'un prêtre qui tenait une école pour cacher des juifs et des réfractaires au STO dans la vallée du Drac, dans les Alpes. Il se trouve que c'est un endroit que je connais bien, j'y vais tous les ans depuis toujours. Ce prêtre a été dénoncé par un civil à la Gestapo, passé par Compiègne plus d'un an, déporté par erreur à Auschwitz puis renvoyé à Flossenbürg. Il a survécu. Elle se souvient encore parfaitement de ce qu'il était lors de son retour : un homme à peine vivant, la peau sur les os, vidé de toute énergie. Ce récit m'a bouleversé. Parce qu'il rendait tout cela concret, humain, proche. Comme s'il me disait : « Ce n'est pas une histoire d'autrefois. C'est notre histoire. Et elle me concerne, moi aussi. »

Je me suis demandé ce que pensaient à l'époque, ce que pensent aujourd'hui les habitants de Flossenbürg de tout cela. Savaient-ils ce qui se passait ? S'en souviennent-ils aujourd'hui ? Certains, à l'époque, ont dit ne rien avoir vu. L'un des membres de

l'association, qui était venu ici en quête de vérité sur le passé de son père, avait interrogé à l'époque le prêtre de la ville. Il lui avait répondu : "il n'y a jamais eu de camp ici". J'ai repensé à la piscine d'Hersbruck. Peut-on vraiment ne pas savoir, lorsque les cris, l'odeur, les convois, les cadavres sont là, si proches ? Peut-être que ce n'est pas l'ignorance, mais le refus de savoir qui rend tout cela possible. Peut-être que ces gens ont refoulé ce souvenir, plein de honte et de culpabilité, pour s'en protéger. Et c'est là que j'ai compris l'importance vitale de ce voyage. Se rappeler.

À Flossenbürg, les espaces mémoriels sont organisés avec sobriété et respect. Mais certaines scènes restent insoutenables. Le four crématoire est encore là. Juste à côté, une table d'opération, où les corps étaient vidés de leurs organes pour qu'ils brûlent avec plus d'efficacité. Une pyramide de cendres recouvre les restes incinérés de milliers de victimes. Juste au-dessus, sous un terrain plein de verdure et à l'ambiance paisible, règne un grand silence. Pourtant, il s'y trouve une fosse commune ouverte par les Américains à la libération du camp. Des centaines de corps y furent jetés, tous ceux qui jonchaient dans le camp et dans ses alentours, suite à l'évacuation vers Dachau et aux marches de la mort. Le contraste entre le paysage bucolique et l'horreur du passé est vertigineux.

Verdun : un autre temps, une autre guerre ; la même absurdité

Sur le chemin du retour, nous avons fait halte à Verdun, haut lieu de la Première Guerre mondiale. L'ossuaire de Douaumont, les tranchées, les tombes à perte de vue... Tout cela formait un décor impressionnant. Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est l'accumulation. La démesure. On dit parfois que les chiffres ne disent rien. Mais là, ils criaient. Des centaines de milliers de morts pour quelques collines. Des millions d'obus pour quelques mètres gagnés. Et au fond, le même effondrement de l'humanité que dans les camps. La même incapacité à voir l'autre comme un frère. Devant la statue d'André Maginot, j'ai pensé à cette génération sacrifiée. Et je me suis dit que l'Europe s'est bâtie sur leurs tombes, mais que c'est à nous de la défendre par la mémoire.

Et maintenant ?

Depuis ce voyage, je ne regarde plus tout à fait l'Histoire de la même manière. Elle n'est pas une suite de dates ou de grands événements, elle ne se résume pas à des images, des textes ou des cartes projetées sur un tableau d'école. Elle est faite de visages, de douleurs, de silences. Elle est partout. Dans les villes où nous vivons. Dans les familles. Dans les mots qu'on choisit. Dans ceux qu'on évite.

Ce voyage m'a appris que la mémoire n'est pas un fardeau du passé. C'est un engagement pour le présent. Ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti, je le porterai avec moi. Non comme un poids, mais comme une responsabilité. Transmettre. Témoigner. Refuser l'indifférence. Dénoncer les discriminations. M'opposer, toujours, à ceux qui banalisent la haine ou ricanent face à l'Histoire. Parfois, souvent même, on dit : « Plus jamais ça ». Mais ce n'est pas un slogan. C'est un défi. Et ce défi, c'est à nous, les jeunes, de le relever. C'est à moi, désormais, de le relever.

Théophane PEAUCELLE